

NUMERO 424

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Politique de la violence extrême

par Réginald Blanchet

S'il est une donnée qui s'impose à l'évidence de ce qu'il est convenu de subsumer désormais sous le vocable courant de « crise », c'est la violence. Elle se déploie à différents niveaux (mondial, régional et local) et se déroule sur des plans divers (économique, politique, social et idéologique). Elle est aussi d'intensité variable, allant de ce que l'on pourrait appeler la violence ordinaire moyennement réglée, à la violence extrême. À cet égard la Grèce présente une spécificité au sein de l'Union Européenne. Elle est le point de plus haute condensation de la violence de la crise et, à ce titre, le symptôme même de la crise de l'Europe.



Le choix de la violence

Les indicateurs de la montée en puissance électorale du parti Aube dorée (X.A.) sont connus.

- 1992-2010 : moins de 1% obtenu toutes élections comprises.
- 2010 : 5% aux municipales (Michaloliakos élu conseiller municipal de la Mairie d'Athènes. Salut nazi à l'assemblée).
- 2012 : 6,9% aux législatives (18 néo-nazis sur un total de 300 députés font leur entrée au Parlement).

- 2014 : 9,4% aux européennes (3 sièges sur un total de 21 pour la Grèce et qui seront tenus par 3 généraux à la retraite)
- 2014 : aux municipales 16% des voix vont à Ilias Kasidiaris, porte-parole de X.A., chef militaire de l'organisation et de ses sections d'assaut, portant la croix gammée tatouée sur l'épaule et celui-là même qui avait agressé violemment en direct à la télévision, au lendemain des législatives de juin 2012, deux députées de gauche qui lui portaient la contradiction. Son geste à l'époque avait rencontré l'assentiment d'une partie de la population. Dans certains quartiers de résidence des classes moyennes supérieures, jouxtant des quartiers de migrants, il recueille 20% des voix aux municipales de 2014.



Les observateurs se sont interrogés sur les causes du phénomène. Les faits sont en effet troublants. Comment se fait-il qu'un parti décidément nazi dans son idéologie et sa pratique parvienne à marquer des scores aussi impressionnants ? Aux yeux des spécialistes la montée de X.A. serait due au concours d'un ensemble de facteurs d'ordre économique, politique, historique et affectif. Résumons brièvement.

Le vote X.A. serait, en premier lieu, l'effet de la crise économique et de la politique d'austérité extrêmement rude qui est menée. De fait, pour ne retenir que ce seul indicateur, la courbe de la progression de l'audience de X.A. dans l'électorat depuis 2009 a évolué de façon parallèle à la courbe de croissance du chômage. On peut donc parler d'une corrélation du phénomène économique et du fait politique. On notera néanmoins une divergence importante. D'emblée l'audience de X.A. a crû beaucoup plus fortement que le taux du chômage. Cela indique que des facteurs autres que le chômage, et sans doute autres que le seul malaise économique personnel, ont joué. On en prend la notion si l'on considère le profil des électeurs du parti nazi. Aux législatives de 2012 on note que si près de la moitié d'entre eux sont des chômeurs et travailleurs précaires, 20% sont néanmoins patrons et hommes d'affaires.

C'est dire que des facteurs politiques ont influencé le choix des électeurs. On notera qu'au même scrutin près de la moitié des électeurs de X.A. disent partager son idéologie nazie, tandis que l'autre moitié se déclare indifférente voire, pour 15% d'entre eux, très éloignés de cette idéologie. Dans ces conditions, qu'est-ce qui a motivé leur choix ? Il convient ici de prendre en compte les affects que le vote pro-nazi a permis d'exprimer. Il est aisé d'y lire l'effet de la désespérance, du ressentiment voire de la vengeance que les électeurs entendent tirer contre un système économique et politique dont ils ont le sentiment d'être les victimes, en tout cas les laissés pour compte. Il est aussi loisible d'y percevoir la demande de rétablissement d'un ordre fort, autoritaire, durement répressif et « populaire ».



S'ils expliquent la montée soudaine et fulgurante du vote X.A., on tiendra que ces facteurs ne disent rien de sa cause réelle. Il convient, en effet, de distinguer les motifs et mobiles des électeurs et le choix spécifique qu'ils ont fait pour les exprimer et les satisfaire. Celui-ci ne peut être ramené à ceux-là. Il est de fait que les mêmes facteurs ont conduit la majorité des électeurs à exprimer leur mécontentement, leurs états d'âme et leurs aspirations en votant pour les partis de l'opposition parlementaire. Serait-ce donc alors qu'en l'espace de 3 ans 10% du corps électoral serait tout d'un coup devenu nazi ? On peut en douter. La question est donc : pourquoi donc préférer précisément X.A., alors que d'autres partis politiques se sont faits, et de façon argumentée et bien plus convaincante, porteurs des mêmes aspirations qui ont motivé le vote X.A. ? Les mêmes aspirations vraiment ? Oui, sauf une : l'aspiration à la violence. C'est elle qui fait la différence. C'est elle qui est décisive. En votant pour le parti par excellence de la violence, le seul à la prôner et à l'exercer ouvertement et massivement, l'électeur de X.A. plébiscite la violence. Il la demande. La violence devient ainsi le signifiant-maître de la politique qu'il appelle de ses vœux. Elle figure en première place dans l'agenda du parti néo-nazi.

La cause réelle de ce choix politique apparaît dès lors pour ce qu'elle est. Cet électorat opte pour le parti de la violence politique anti-démocratique et raciste. Il vote pour lui non pas *en dépit* de sa politique de violence, il vote pour lui *à cause* de cette politique. Il vote *pour* cette violence. C'est ça qu'il veut, c'est ça qu'il demande. On s'en avisera aussi : cette violence est voulue pour elle-même, indépendamment parfois des objectifs qu'elle est censée servir, voire même indépendamment de tout objectif d'ordre utilitaire. Elle trouve alors sa fin et sa cause en elle-même. Elle ne demande qu'à se satisfaire comme telle. Elle implique un sujet que l'on appellera le « sujet de la violence ». On en relèvera ici la modalité principale.

L'objet a, agent de la violence

Demande de violence, a-t-on dit, pour qualifier la cause réelle du vote des électeurs X.A. Mais justement la violence en cause n'est pas n'importe laquelle. Elle est orientée. Elle porte sur un objet privilégié entre tous : l'immigré. Deux traits sont à relever dans le racisme exercé par le parti nazi. C'est en premier lieu son caractère performatif. C'est l'acte violent lui-même, l'attaque au stylet, la blessure corporelle, l'acte sanguinaire, qui constitue la victime comme objet indigne, déchu de toute humanité. La rhétorique vient s'adjoindre à l'acte : « Ces sous-hommes qui nous envahissent et qui triment toutes sortes de maladies », dira, en parlant des immigrants au Parlement, la femme du chef de X.A.. Il s'agit d'éradiquer l'infection que propage ce cancrelat sur le corps de la nation. « Sale boulot » d'épuration de la saleté qui l'envahit, comme le qualifiera une autre sommité du parti. « Hitler était un grand personnage, Staline aussi. À chaque période de l'histoire il faut qu'il y en ait qui fassent le sale boulot ». (1) Il s'agit, on l'aura compris, de la grande épuration exécutée dans les chambres à gaz et dans les goulags, de la vermine juive dans un cas, des réseaux de comploteurs contre-révolutionnaires, dans l'autre. Quoi de commun entre les deux entreprises sinon le massacre de masse lui-même et son caractère absurde du point de vue de la logique utilitaire, « délirant » dans sa démesure même ?

Mais le « sale boulot » n'est pas séparable du personnel qualifié pour l'exécuter. Il faut des éboueurs qui s'y connaissent en déchets. Les faits l'attestent : seuls des rebuts de la société, rebuts de fait ou par choix, s'avéreront aptes à ce travail de vidange. Le recrutement du militant de base de X.A. ne laisse aucun doute à ce sujet. Il relève du *Lumpen*-prolétariat et tout spécialement, au sein de celui-ci, de la catégorie des voyous. En sorte que s'en prendre violemment à ces déchets et sous-hommes que seraient les immigrés c'est, de façon équivalente pour ces agents du nettoyage ethnique, se purifier eux-mêmes de la saleté de leur propre condition de déjection de l'humanité. De là, l'extrémisme de la violence exercée sur leurs victimes. Les commanditaires l'annoncent sans ambages : « Nous sommes prêts à rouvrir les fours » (2). Le *sale boulot* d'épuration en est l'amorce. Il demeure que l'agent qui frappe l'immigré et l'assigne, ce faisant, à la place d'objet *a* de la société, son déchet et son produit de déjection, se retrouve de fait à la même place que lui, pierre de rebut du *socius*, en tant qu'affecté au *sale boulot*. C'est par conséquent son propre être d'infamie que le sbire X.A. vise chez l'Autre, sa propre substance d'objet *a*.



C'est également cet objet *a* ainsi mis en scène, frappé et épuré, qui cause le désir des électeurs. Il est au coeur de leur demande de violence. À nouveau, les faits semblent parler d'eux-mêmes. Si la moitié des électeurs de X. A. se déclare franchement partisane de l'idéologie nazie et vote en conséquence, l'autre moitié qui déclare s'en tenir à distance ne rechigne pas pour autant à voter pour un parti qui assassine pour un oui ou pour un non, quand ça lui chante. C'est ce que montre le meurtre du chanteur rap Pavlos Fyssas survenu le 18 septembre 2013. Meurtre gratuit, inutile, acte de violence pure. Il eut l'effet d'un moment de vérité. L'émotion provoquée, son ampleur et son intensité, conduisirent le pouvoir à se résoudre à prendre enfin les mesures de répression qui s'imposaient dès longtemps à l'encontre de cette organisation de délinquants et de criminels. Eh bien, malgré tout, malgré l'atrocité du crime commis qui fit apparaître au grand jour les agissements de tueurs des agents de X.A., malgré cela ou, à vrai dire, à cause de cela même, faut-il interpréter fermement, la cote électorale du parti s'envola presque aussitôt de 3 points, passant de presque 7% en juin 2012 à pas loin de 10% aux européennes de juin 2014, soit neuf mois à peine après le meurtre de Fyssas. Comment le désir de tuer, inconscient ou non, pourrait-il se faire plus net ? Comment, au travers des motifs qui suscitent la demande de violence et par-delà ces motifs, sa cause réelle, le désir de tuer, pourrait-elle se manifester plus vivement ?

1 : Human rights *first*, « *We're not Nazis, but...* », *The rise of hate parties in Hungary and Greece and why America should care*, Washington, 13 août 2014, p. 88. Disponible en ligne.

2 : Human rights *first*, *op. cit.*, p. 87.

Hervé Castanet ou le psychanalyste impliqué (II)

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Retrouvez la partie (I) de ce texte en cliquant ici [LQ 423](#).

Parodie

La « loi de l'Hospitalité », établie par l'époux malade de son bonheur conjugal ouvre la porte à un « être à trois » dans lequel précipite un transitivity qui affecte l'époux : il lui faut, dirons-nous, être autre, pour supporter l'Autre à elle-même qu'incarne son épouse. N'est-ce pas, dès lors, qu'il lui faut être l'épouse par le truchement de l'invité ? Le regard structure le dispositif dans lequel l'époux se dédouble, devenant à la fois spectateur et acteur (p.226). Le ravissement ici n'est pas celui de Lol. La tentative de PK est plutôt d'arraisonner l'épouse ravissante, de l'offrir à des ravisseurs capables de la ravir à elle-même afin qu'elle soit tentée de ressaisir ce qui lui échappe – et c'est bien ce à quoi Roberte procède en écrivant de son côté son journal. Reste que le charme de l'écriture ne suffira pas à la contenir. La voix n'aura pas le pouvoir de jeter un pont sur cette faille. Il y faut une théologie qui cerne la question et l'étaye sur des concepts.

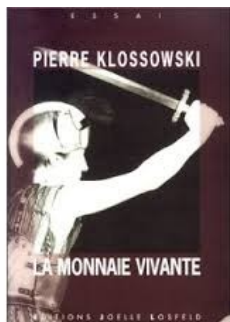


Le bonheur conjugal est-il toujours dangereux ? Il peut aller jusqu'au tourment mortel. Il faut à l'époux s'enquérir sans cesse des moyens adéquats pour venir à bout de l'énigme sur laquelle sa joie repose. Si la chose est impossible, il n'est pas pour autant dispensé de cette astreinte. Qu'il soit Octave ou Théodore, quand ce n'est pas Pierre Klossowski lui-même ou l'auteur, le héros ne se remet pas d'être confronté à cette femme qui se trouve être la sienne par mariage. Roberte est son prénom. Roberte a une identité sociale, des titres. Elle a aussi un corps, lequel entretient avec son âme et sa jouissance des liens qui outrepasseraient le lien conjugal si celui-ci n'était sacré, appelant de ce fait la transgression mais voué, infamie suprême, à la supporter, à l'exalter, à la produire et reproduire sans trêve. Le savoir de l'époux c'est ce savoir à qui, à quoi, avec quoi, avec qui il a à faire en vérité, et il ne consiste que s'il joint le geste à la parole, jusqu'au mot, de motus.

C'est pourquoi il mobilise les ressources de la religion sous les espèces de la théologie, en même temps qu'il met au point des dispositifs qui permettent d'éclairer l'âme de Roberte, son secret. Qu'est-ce qui de Roberte se dérobe toujours au regard, à la vue même ? Roberte est aussi unique que Shéhérazade, mais elle ne parle pas. Le journal qu'elle tient confirme combien elle est autre et indéchiffrable. Seul un regard, voyant car aveugle, pourrait la décompléter, la révéler. Il y réussirait, sans doute, si le temps de l'acte était saisissable, mais nul ne prétend établir un tel fait. L'acte doit *donc* être sans cesse réitéré, renouvelé, là où il ne peut qu'échouer, sinon à approcher, pour l'occuper, la place vide du Dieu méchant auquel sont dédiées ces scènes qu'en vérité il cause.

Les tourments d'Octave nous enseignent l'impasse propre au déni de la castration. C'est pour les apaiser qu'Octave foment la loi selon laquelle il va prostituer son épouse, avec son consentement, auprès de ses invités. Ce piège, pour l'épouse, sans doute, mais pas moins, pour l'époux, est supposé, lui permettant d'échanger son épouse, inéchangeable par principe, de l'adultérer. Par ce moyen il approchera et révélera peut-être le secret sur la jouissance qui anime ce corps au point de le morceler – ce qui est minutieusement décrit.

Le mariage est un piège qui loin d'y apporter un tempérament, exaspère la question qui torture l'époux. La passion de l'époux de « savoir repérer et isoler le point impénétré chez l'autre : sa jouissance qu'il ignore et qui, pourtant, ne cesse de le causer comme sujet » (p. 290) ne souffre aucune pause, aucun retard, aucun compromis. Elle est ce qui fait de l'époux le serviteur de l'Autre qu'il ne peut pas ne pas vouloir faire exister. Elle est l'enveloppe, la parure d'un culte fétichiste dont la clé se dévoile dans un chapitre scruté par Hervé Castanet, qui rivalise de sérieux avec l'œuvre à la lecture de laquelle il s'est attelé pour en déchiffrer le secret de structure.



Ce lent temps dû au surgissement de la créature : du contempteur au contemplateur

L'on sait que PK a produit également un essai intitulé *La monnaie vivante*, dans lequel il expose, *vs* Fourier, les principes de son utopie, chapitre que Castanet commente immédiatement avant l'épisode Betty, montrant combien la réflexion de PK, encensée à l'époque par Michel Foucault, anticipait sur notre monde marqué par l'évaluation de l'utile. Mais il va au-delà, montrant que l'utile n'est qu'« une modalité de travestissement de l'incommunicable des forces en présence », qui n'échappent pas à la comptabilité (*PK*, 171). L'autre est-il, dans la dictature de l'utile, mon semblable ou prochain ? On se rappelle le commentaire de Lacan dans *L'éthique de la psychanalyse* sur le manteau de saint Martin. Cet « ou » n'est pas exclusif, et la psychanalyse ne cesse de nous rompre au paradoxe qui veut que l'on veuille, que l'on prétende, ou que l'on semble vouloir, pouvoir, savoir partager l'impartageable.

La psychanalyse s'est fondée sur une perte foncière, éprouvée et logique, car le destin de cette perte et son refus peuvent être plus funeste que la perte elle-même, et la seule opposition des vices privés et des vertus publiques et son issue cynique si elles peuvent recouvrir ce lieu, ne résolvent la question du lien à l'autre qu'en le rejetant hors discours.

Pierre Klossowski s'est maintenu, quant à lui, dans le discours. Il a éclairé la schize entre cohérence et incohérence, entre jouissance et code quotidien et montré que si solution il y a, elle est dans la production d'une démonstration elle aussi unique, et pourtant réalisée avec les instruments du code quotidien, tant il semble axiomatique que l'on ne puisse « ressentir la jouissance de son bien inaliénable qu'en l'aliénant à chaque fois » (p. 230).

Il y est demeuré même lorsqu'il est passé, brutalement et radicalement, de l'écriture fictionnelle et théoricienne à une pratique picturale, du spéculatif au spéculaire, selon ses termes. Tonnerre, l'artiste dont les tableaux sont minutieusement décrits dans *Les Lois de l'hospitalité* aura ainsi fait exister (se réincarner ?) Pierre Klossowski en dessinateur et peintre, « à l'échelle humaine » comme il s'en explique avec Rémy Zaugg au moment de sa grande exposition à la Kunsthalle de Berne (*Simulacra*, 1981, p.116), de telle sorte que « Le spectateur s'actualise lui-même en contemplant la figure qui s'offre à lui comme sa victime ; mais que le spectateur s'arrête ou non comme le bourreau virtuel du personnage que lui présente le tableau, c'est son affaire » (*ibid.*, p. 118). Mais il dit plus encore quand subrepticement il passe du « spectateur » au « contemplateur », lequel « doit, dit-il, se retrouver face à face avec cette région de lui-même qu'il ne peut reconnaître que si elle se trouve à l'extérieur de lui-même » (*Ibid.*).

Hervé Castanet, passé par ce dédale, en sait plus long sur les esprits qui font le siège du psychanalyste. Il fait entendre en réson klossowskienne comment celui ou celle qui « y croit » au point de s'adresser à lui et mobilise les ressources de la parole et du langage pour venir à bout de quelque chose qui n'a pas de bout mais une logique, est concerné par le passage du spéculatif au spéculaire, qu'il s'agit de ne pas escamoter. Ne dirait-on pas qu'avec ses nœuds Lacan s'est installé dans ce passage ? C'est peut-être le semblant que cette lecture interroge le plus fructueusement par le biais du simulacre, qui se partage en vrais et faux, les premiers donnant présence au fantasme, les seconds simulant l'ajournement de celui-ci (*Cf. PK*, 177). Le psychanalyste parvient-il à « passer » entre les vrais et les faux, en mettant en cause un imaginaire qui se passe de Dieu ?

Tenu de dire et d'écrire dans les termes de la raison ce qui excède et transgresse cette même raison, le psychanalyste par le truchement de qui se (re)produisent ces très (in)utiles objets que sont les psychanalystes n'est-il pas résolument du côté d'un tel artiste qui sait qu'on ne peut subvertir le fantasme, et croit démontrer que l'on ne peut que s'en faire le serf ?

La question ne se tranche que cas par cas, par le fait, oublié le plus souvent, « qu'on dise ». C'est la loi de l'association libre qui permet, ordonne, autorise que l'on dise. Jusqu'à quel point ? Pour que ce point apparaisse dans sa rigueur, encore faut-il que le psychanalyste ait forcé pour son propre compte les retranchements en lui-même élevés par le mutisme de la jouissance. Encore faut-il qu'il ait fondé en raison le refus de sa complicité avec celle-ci, sans la nier pour autant, et orienté sa pratique là où il y a le feu en connaissance de cause, cette cause qu'il assume, la tête sur les épaules plutôt que sous le bras ou dans les mains. CQFD par Hervé Castanet.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,
eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin** et **Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes** et **Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.